

(Paru dans : *La Demi-butte, bulletin paroissial de St Jean de Montmartre, 15 dec 1916-15 fev 1917* ; source Gallica.fr)

LA DERNIERE MESSE

(Impressions d'un Montmartrois incroyant)

Nous étions arrivés la nuit dans ce petit village de Vassincourt. A peine nos fourgons installés et les dispositions ordinaires prises, nous nous étions précipités vers la popote ; tout le monde mourait de faim. Le cuisinier n'avait pas eu le temps de «toucher» de viande fraîche ; il nous avait accommodé du « singe » à la sauce tomate à s'en lécher les doigts.

L'appétit calmé, voilà le planton qui entre et me dit :

- Mon capitaine -ces braves tringlotes n'ont jamais pu s'habituer à me donner un autre titre que celui qu'indiquent pour eux mes trois galons,- mon capitaine, y a un homme qui demande à vous parler.

- Faites entrer.

Je vois arriver un de mes brancardiers, un brave garçon très effacé, très doux, qui, je crois, ne m'avait jamais dit un mot.

- Monsieur le Médecin chef, me dit-il, c'est demain dimanche. Je vous demande la permission de la messe, à l'église d'ici.

- Tiens, vous êtes donc...

- Oui, je suis vicaire de mon petit pays.

- Accordé.

- Merci, Monsieur le médecin chef.

Il est à peine parti que l'un de nous dit : « si on y allait à sa messe ? ». D'acclamation, la popote déclare qu'elle assistera en corps à la messe du brancardier. Fraternellement, on avertit les deux autres ambulances du groupe : elles sautent sur l'avertissement avec enthousiasme.

Le dimanche arrive. Comme c'est moi le plus ancien du grade, je prends la place d'honneur, devant le chœur ; les confrères, les officiers d'administration s'installent. Derrière nous, les infirmiers et brancardiers viennent parce que nous sommes venus, et les tringlotes veulent voir ce que les infirmiers et les brancardiers sont venus voir.



Le brancardier officiant entre, et ce qui tout de suite me frappe, c'est la vue du pantalon rouge dépassant l'aube et la chasuble. Dame ! On était devant l'ennemi, et les prêtres soldats n'ont pas le temps de quitter l'uniforme ; d'ailleurs par quoi le remplaceraient-ils ?

Vous savez, une messe, je ne vais vous décrire ça ; d'abord, je ne saurais pas, n'y ayant pas assisté, que je sache, depuis ma première Communion, sinon pour quelques rares mariages ou enterrements... Tout ce que je me rappelle, c'est qu'au commencement j'étais fort inquiet de moi-même, ignorant totalement à quelles occasions il fallait se lever, s'asseoir, se courber.

Aussi, j'avais pris le parti de rester debout, quand j'aperçois l'infirmier qui servait la messe, un séminariste, me faire signe avec la main : « assis ! » et puis, au bout d'un moment, toujours avec la main : « debout ! » J'ai donné l'exemple, comme l'exigeait mon ancienneté de grade, et les trois ambulances m'ont suivi d'un seul mouvement.

Mais voilà que, tout à coup, notre brancardier prêtre se retourne et se met à nous parler. Ah l'animal ! Il commence qu'il n'y a dans l'église que des soldats, que tous ceux qui assistent cette messe sont là pour leur pays, que beaucoup pourraient être restés tranquillement chez eux, vu leur âge, et puis il ajoute qu'il y en a bien parmi nous qui négligent un peu le bon Dieu et ses églises, mais qu'au fond nous le servons tous par nos actes : il vaut mieux ne pas invoquer sans cesse l'appui du Seigneur, ne pas proclamer qu'il est « avec nous » jusque sur les plaques de ceinturons, et respecter un peu plus ses enseignements, dont le premier est d'être bon pour les autres et de ne pas égorger ses frères.

Et après ça, il se met à nous parler de nos familles, des femmes inquiètes, des petits que nous ne verrons peut-être plus jamais, à l'exemple de tant des nôtres du Corps de santé, qui sont morts pour faire leur devoir.

Et à ce moment, je sens le long de mon nez quelque chose d'humide qui coule ; je regarde à ma droite, je vois le pharmacien –vous savez, un potard, ça ne croit à rien, pas même à la médecine,- je vois le pharmacien qui fait une grimace horrible pour ne pas laisser percer son émotion ; à ma gauche, l'autre médecin-chef qui tire un mouchoir de sa poche et se mouche convulsivement.

Je tire mon mouchoir, je me mouche ; de tous les côtés, c'est un concert ; tout le monde se mouche. Depuis le chœur jusqu'à la porte, tous ceux qui sont là essayent de se donner l'air de celui qui ne pleure pas, - qui est seulement un peu enrhumé. Et, dans le fond, quelqu'un sanglote bruyamment ; c'est un Sidi, un vieux soldat d'Afrique, qui, dans le civil, est gardien d'un square à Montmartre.

Et, juste à ce moment, comme pour nous permettre de cacher nos enchifrètements, voilà que toute l'église se met à vibrer, et que des notes retentissent qui ne sont pas des points d'orgue. C'est le canon, tout à côté de nous. On court vers les portes ; j'ai le temps de voir le prêtre qui, d'un geste large, nous bénit et se hâte vers la sacristie pour quitter ses vêtements sacerdotaux et redevenir soldat.

Ç'a été la dernière messe pour quelques-uns de ceux qui se trouvaient à Vassinourt, par ce beau dimanche d'automne. Ç'a été aussi la dernière messe pour la pauvre église où nous avons pleuré ; elle aussi a eu la mort d'un soldat : elle a été brûlée par les Prussiens.

R. Sainte-Marie